

la période chrétienne, produits dans la peinture et dans la musique, à l'exclusion de la sculpture et de la poésie dans lesquelles les Grecs sont restés nos maîtres. Aussi, dans la plus grande partie de son œuvre, Raphaël s'est-il maintenu dans la donnée sentimentale. Quelle que soit sa supériorité sur son maître, sa conception de l'art n'est point autre que celle du Pérugin. Malgré l'ampleur et la beauté des formes, cette beauté n'est point l'œuvre, elle en est distincte et pour ainsi dire indépendante; elle est l'ornement, le vêtement glorieux de l'art, elle n'est point l'art lui-même. Mais entraîné dans cette voie par l'amour de la forme, il comprit l'idéal. Alors sortit de son cerveau l'œuvre puissante et longtemps méconnue qui, dans l'avenir, fera surtout sa gloire, c'était l'*École d'Athènes*; il semble que ce nom glorieux conserve une force immortelle. Raphaël s'arrêta, son rêve était réalisé; d'un seul bond il avait franchi des générations humaines; c'était assez, il fut content, et son siècle ne pouvait le comprendre; c'est à peine si le nôtre commence. Mais certes, ce grand homme ne mourut pas spiritualiste et chrétien. Armé de l'anneau magique, on n'enferme pas ainsi la pensée sous la forme, comme un génie captif en un talisman, sans croire à la loi unique qui joint et régit à la fois dans l'infini la forme et la pensée, la matière et l'esprit.

Je ne veux point ici faire une esthétique, et j'en ai dit assez pour aborder le sujet que j'avais en vue, la décadence du culte et de la morale.

CHAPITRE III.

DOGME ET MORALE.

I.

Je veux employer dans ce chapitre la même méthode d'investigation que dans ceux qui précèdent : la comparaison historique. C'est le moyen le plus bref; il présente ces deux avantages de procéder du connu à l'inconnu, du passé au présent, et d'indiquer le mouvement des peuples et de l'humanité.

Un caractère spécial à toutes les décadences, c'est que l'élément de désorganisation qui se développe en elles présente, quelles que soient les formes monstrueuses qu'il revête, une sorte de légitimité; c'est une des expressions de l'âme ou des formes de la vie, une des énergies de l'homme qui, négligée ou repoussée par le principe social du temps, demande à se développer, à grandir à son tour, crée des mœurs, veut des lois, appelle une société qui l'accepte.

Cet élément se présente sous deux formes. La première a deux faces : l'une de destruction rapide du passé, c'est la négation de l'ordre social qui méconnaît le besoin nouveau ; l'autre d'édification de l'avenir, c'est l'affirmation d'un principe social et d'un ordre qui reconnaisse ce besoin : c'est une révolution radicale et sociale.

Quant à la seconde forme, elle est vague, indéterminée, essentiellement corruptrice, c'est l'éclectisme, c'est-à-dire la volonté d'unir ce qui est incompatible, les principes anciens et les désirs nouveaux. Ainsi la Grèce se corrompt et meurt, c'est qu'elle veut à la fois le matérialisme et la sentimentalité ; la chrétienté souffre et se corrompt aujourd'hui, c'est qu'elle veut à la fois le spiritualisme et la sensualité.

II.

Dire qu'il faut composer avec les nécessités de son époque, mais que les principes anciens sont immuables, c'est affirmer l'absurdité la plus dangereuse et la plus condamnable, renverser toute notion du faux et du vrai, du juste et de l'injuste ; car, en même temps que par l'affirmation de l'immuabilité de ces principes, on les attache à l'idée de perfection et d'infini ; en même temps, par cette funeste concession, on les soumet à ce que l'on affirme variable, c'est-à-dire imparfait et fini. Alors la notion même de l'ordre, de la perfection et de la vérité s'évanouit, l'état social n'offre plus d'objet au développement de cette notion qui, nous l'avons déjà dit, est le guide et le but du mouvement progressif de l'humanité. Membre désormais inutile de la grande famille, le

peuple oublieux de l'absolu, se désorganise, s'avilit et meurt, voué à la honte, au désordre, à la douleur, au doute, à l'infamie ; et ce n'est point le peuple seul, la société abstraite qui souffre et se détruit ainsi, mais l'individu lui-même. L'homme isolé, ne voyant plus dans le monde rien qui l'aide à s'élever jusqu'à Dieu, cesse de comprendre le lien qui l'unit aux autres hommes ; la raison de son existence échappe à son esprit ; il ne se connaît plus lui-même, il ne saisit plus le but de ses travaux et de sa vie. Triste, abandonné, sans mission, son cœur se glace, et l'égoïsme, comme en une prison, l'enveloppe et l'enserme ; puis, seul avec lui-même, sans passé, sans avenir, sans Dieu, sans peuple, sans univers, il souffre encore, il se désole et ne peut mourir, il s'ennuie.

Ce malheureux en cellule, dans quelles aberrations ne va-t-il pas tomber ? De l'âme ou de la vie, dont le lien est brisé, laquelle en lui sera d'abord étouffée ? Esprit et matière, pauvre homme qui ne comprend plus ou qui n'est plus compris, dans quel rêve ou dans quelle réalité tout son être va-t-il s'abîmer ?

Hélas ! aujourd'hui cette gangrène nous dévore, elle menace de nous envahir tout entiers. Puissé-je faire pénétrer dans les cœurs la haine amie des hommes, et le mépris qu'elle m'inspire !

III.

J'ai dit comment, en raison du naturalisme du dogme l'hygiène jouait en Grèce le rôle qu'à joué la morale dans la chrétienté. Le but des constitutions et des lois était de rendre le citoyen beau, sain, fort et courageux ;

ependant quelque subalternisée que fût l'âme humaine, elle n'abandonna pas absolument ses droits, il fallut compter avec elle, et souvent elle vint contrarier les idées hygiéniques du législateur. L'hygiène, obligée de faire aux plus nobles sentiments des concessions illogiques, fut plus ou moins entachée d'éclectisme. Là fut l'origine d'une dissolution sociale. Elle était d'ailleurs inévitable. Le système était faux, il fallait bien le plier aux nécessités de l'existence humaine.

Lycurgue avait cependant poussé loin la logique, il lui sacrifia jusqu'à la pitié, jusqu'à la pudeur. Les enfants contrefaits furent noyés, les femmes luttèrent, nues et huilées, dans les salles publiques; elles durent accepter de la main de l'époux l'amant qui lui promettait un fils courageux et beau. L'absence de l'armée menaçant la patrie de la perte d'une génération, les jeunes soldats furent envoyés à la ville avec l'ordre de rendre mères toutes les Lacédémoniennes. C'était pour la cité, tous firent leur devoir, et vingt ans après 300 jeunes guerriers, tous adoptés par l'Etat, sans famille, sans héritages, tous frères et amis, furent, dans Sparte, une cause de trouble et de désordre tels qu'il fallut les exiler. Ce fait légendaire est-il vrai? Il était dans l'esprit du temps; on le répétait, il paraissait croyable, il était justifié par la raison d'Etat et n'excédait point les limites de la souveraineté telle qu'elle était comprise. Je ne l'ai cité que parce qu'il montre quel pas immense le christianisme a fait faire à la liberté individuelle et combien il a restreint le droit de la société sur la personne. C'est un pas semblable que nous devons faire aujourd'hui, c'est un progrès de cet ordre que nous devons réaliser.

Cette compression des sentiments ne suffisait point encore, et la logique de Lycurgue ne fut point assez inflexible. Pour rendre sa constitution parfaite, il eût dû tuer l'âme humaine; il fallait supprimer l'amour de la famille, l'amour de la gloire, l'amour lui-même et l'amitié; il ne le voulut pas, il ne l'aurait pas pu. Telle quelle, avec ses avantages et ses inconvénients, ses vertus et ses vices, l'organisation de Sparte passait pour un chef-d'œuvre. Par des croisements intelligents, les Lacédémoniens avaient amélioré leur race; ils naissaient citoyens et soldats, comme les chevaux et les chiens anglais naissent coureurs et chasseurs. L'expérience semblait concluante et tout législateur habile pouvait espérer construire, avec le temps, un peuple à son gré. Cependant ce fut la première des associations grecques qui se réduisit en poussière. Elle avait ployé la nature humaine; plus l'effort avait été grand, plus la réaction fut vive.

IV.

Chez les peuples civilisés, parmi les divers sentiments de l'âme, celui de la famille et l'ambition sont surtout réglementés par les lois, tandis que l'amour et l'amitié sont surtout régis par les mœurs. Quand on étudie les décadences législatives, c'est surtout des deux premiers qu'il faut s'occuper; ce sont au contraire les derniers que l'on doit considérer quand il s'agit de la décadence morale d'un peuple.

Pour compenser l'influence d'une doctrine qui ne tendait à rien moins qu'à les animaliser, les Grecs durent par leurs lois développer l'amour de la gloire, et dans

leurs mœurs exalter le sentiment spiritualiste par excellence, et le plus dégagé de la matière et de la vie, l'amitié. Cette contradiction éclectique était fatale, il en fut ainsi. De même que par une compensation semblable, sous l'empire du spiritualisme chrétien, le ton social fut à l'amour, en Grèce il fut à l'amitié.

La légende n'est qu'un long poëme à cette passion. Tous les moralistes la vantent, tous les arts l'ont chantée. Illustre dans les cieux avec les frères d'Hélène, illustre sur la terre avec l'ami d'Achille, elle accompagne Oreste indifférente à la colère des dieux, et descend aux enfers avec Pirithoüs et Thésée. Aussi, quels élans glorieux! Comme, jusqu'au dernier jour de cette civilisation si belle, elle l'inonde d'un impérissable éclat! Les temps héroïques se continuent dans l'histoire; c'est Harmodius et Aristogiton, Alexandre, Epestion, Agis et Cléombrote et tous ces nobles noms qui s'avancent par couples à l'immortalité. Elle semblait former un lien sublime, et jamais elle ne sera plus grande. De même que les chevaliers allaient au combat pour honorer leurs dames, les Grecs allaient à la mort pour honorer leur ami.

Quelle passion semble plus pure! Hélas! elle n'était pas justifiée par le principe religieux; elle enfermait la ruine de la Grèce et le signe le plus hideux de sa décadence.

V.

L'amour était considéré comme une passion funeste amollissant les courages; l'éducation et les préjugés en éloignaient les cœurs. Hercule le grand justicier lui-même avait aux pieds d'Omphale oublié sa massue.

L'amour fut scindé. Chose étrange, ce fut son caractère animique et spiritualiste qui dut paraître en lui l'élément mauvais. En effet c'était aux sens que les hommes devaient la vie, cette manifestation de la nature à laquelle ils attachaient le respect et le caractère divin que nous attribuons aux âmes; et de l'amour il ne resta que la brutalité.

Quand le développement de l'art, le progrès de la philosophie, l'adoucissement des mœurs firent désirer aux Grecs quelque chose de plus complet, l'organisation sociale, le mépris dans lequel elle maintenait les femmes, l'impossibilité préjugée d'éprouver pour elles une affection élevée, la honte de leur sembler soumis, les empêchèrent de le trouver auprès d'elles. Ils unirent ensemble l'amour et l'amitié. Toute la Grèce se trouva dès lors la proie d'une cause de désorganisation mortelle. Les résultats ne furent cependant point tels que nous pourrions l'imaginer de nos jours. Les Lacédémoniens continuèrent d'étonner le monde de leur indomptable énergie. Il ne faut point oublier, pour juger de ces effets que les Grecs attachaient aux sens toutes les idées de perfection que nous attachons aux sentiments, et que toute tentative pour spiritualiser l'amour leur eût semblé tout aussi monstrueuse que nous le paraît aujourd'hui cette matérialisation de l'amitié.

Athènes et Corinthe furent moins démoralisées que Sparte; c'est que, moins dominées par les lois, plus portées à compléter leurs civilisations, mises en relations par le commerce avec plus d'étrangers, elles connurent quelles ressources sociales et quel puissant moyen de raffinement et de douceur il y a dans l'amour. Les insti-

tutions ne le permettant pas dans les conditions où il se produit de nos jours, ce peuple ingénieux ne fut point arrêté par de telles difficultés. Il eut des femmes pour l'Etat et la famille : elles furent esclaves dans les Gynécées. Il en eut d'autres pour l'amour, et ces enfants gâtés les voulurent libres, puissantes, semblables à des reines. Telles furent les hétaires (singulière préoccupation dont ce nom seul porte encore l'empreinte; *les amies!*) Phryné au corps de marbre, l'ombre d'Aphrodite, nue, divine et vénérée comme elle; Phryné, fière amante d'un peuple, souriant à ses juges à ses pieds prosternés, que l'art a faite immortelle et dont cent générations et vingt siècles d'amour n'ont pas encore rassasié la beauté; Aspasia, l'amie de Périclès et de Socrate, le maître d'Alcibiade, le maître de Platon; et tant d'autres, et Laïs, l'orgueil de Corinthe, Laïs dont le blanc fantôme vient encore les mains pleines de roses embellir et parfumer les ruines de la cité bien-aimée. Pèlerinage auguste, tant que la forme sainte, le vêtement chaste et sacré fera battre un cœur amoureux de la beauté. Mais hélas! O Vénus! aujourd'hui comme alors, combien vont sans te voir ou te voient sans avoir rien appris : *Non licet omnibus adire Corinthum!*

VI.

L'organisation romaine était encore plus forte que celle de Sparte; elle était surtout plus durable, et les mœurs conservaient à Rome plus de sévérité. Quand les hommes furent entraînés par ce besoin irréalisé d'amour que leur religion et leurs législateurs avaient méconnu, le Romain fut la victime de la force des

lois et de la rigidité des mœurs. Les sens seuls étaient libres; il dut chercher en eux ce qu'ils ne pouvaient donner. Bientôt ils furent brisés, anéantis; le Romain chercha toujours. Le cirque, la mort, les tourments furent en vain appelés à son aide, il fallut chercher encore. Pauvre homme! il avait fouillé le monde, il avait tout essayé, l'idéal fuyait toujours; en vain il appelait le repos, à sa place il n'avait trouvé que le néant; il avait tout épuisé, le plaisir et la douleur, les larmes, le sang et la folie. Où donc était l'amour? quelle était donc cette faim inassouvie, ce mirage et cet espoir menteurs, ce rêve insensé? quel était donc ce bonheur inconnu dont il allait mourir, cette chimère si longtemps poursuivie? Pauvre homme! il n'avait oublié qu'une chose, une seule chose : il avait oublié son âme.

Ainsi, loin que la force et la stabilité des lois et des idées eussent sauvé les peuples, cette lutte, née d'un désir légitime, fut d'autant plus affreuse, et les aberrations humaines furent d'autant plus horribles que les conditions de l'ordre, c'est-à-dire la force et la stabilité des institutions furent plus grandes.

L'esprit de démoralisation fut toujours à la hauteur de la puissance de conservation. Les principes sociaux ne répondant plus aux besoins, plus ces principes surent se maintenir, plus s'exaspérèrent les symptômes hideux de ce combat entre les mœurs et les lois.

L'âme demandait à vivre, ni la société ni les sens ne savaient ni ne pouvaient la satisfaire; et que ce fût Athènes, Sparte, Rome; que ce fût à travers des fleurs, de la fange ou du sang, les hommes, impuissants et

désespérés, appelant en vain leur idéal, s'en allaient à l'abîme. Alors le christianisme vint.

J'en ai dit assez, trop peut-être, et je veux montrer dans le monde moderne la contre-épreuve de ce triste et désolant tableau.

VII.

Le dogme chrétien étant spiritualiste, était impuissant à fonder seul une morale. Quelles conséquences l'esprit humain allait-il en effet tirer d'une telle donnée?

« Evidemment ces formes qui doivent périr, que l'être a tirées du néant, qui doivent y rentrer, qui ne sont que par un miracle incessant, ces formes ne sont point; elles ne sauraient être. L'univers est une apparence qui nous trouble, nous domine, nous empêche d'arriver au souverain bien et de contempler la vérité absolue. Cela seul, qui est immuable en nous, est éternel; cela seul est parfait : tout ce qui change, tout ce qui passe, tout ce qui aime, comprend ou veut ce qui est changeant ou passager; tout cela est mauvais, tout cela est l'illusion, le rêve, l'ombre qui voile l'infini. »

De là à la haine du monde, des phénomènes, des hommes, des passions, des sens, des désirs, il n'y a qu'un pas; la logique intraitable le fait toujours, et d'elle seule l'homme ne saurait se défier, car elle est l'expression absolue de l'amour de la vérité pure.

Ah! criait l'adorateur de l'esprit, le saint brahmane aimé de Baghavâ, l'ascète indien; ah! Vischnou, Vischnou, conservateur sans fin, esprit originel, quand? quand et comment serai-je dégagé des filets de Maïa, l'illusion créée, trompeuse et mortelle? Quand saurai-

je déchirer ses voiles? comment échapperai-je à ses regards, à sa gorge bondissante, à ses baisers, pour me plonger, calme et repos éternels, pour m'abîmer en toi?

C'est ainsi que le spiritualisme mène infailliblement tout homme à l'ascétisme; il aboutit à l'horreur de la vie, à l'amour de l'immobile, de l'être immuable et toujours identique à lui-même.

C'est ici que brille dans tout son éclat la force du christianisme. Telle est, en effet, dit le catholique, la conséquence inéluctable que la raison humaine tire de la vérité; cependant, si Dieu créa le monde, ce n'est pas pour que sa créature se détruise et anéantisse son œuvre; il faut donc qu'une cause générale obscurcisse la raison, ce flambeau semblable à l'intelligence divine, et comme elle capable de vérité; cette cause, c'est le *péché originel* : un mystère; nous savons seulement que l'orgueil, la curiosité, la faiblesse se sont unis pour le commettre : *Satan, Ève, Adam*. Ceci est merveilleux d'audace et de génie.

VIII.

Ainsi, depuis le péché originel, la raison ne peut déduire de la vérité des conséquences applicables à la vie; l'instrument logique est brisé. L'homme est fatalement condamné à l'erreur. Il ignore la perfection et ne peut se diriger vers elle, ou bien il la connaît et n'en peut tirer que des conclusions fausses et impossibles; il est aveugle de Dieu ou du monde; il ne peut vivre qu'autant qu'il ignore. S'il ne connaît pas la vérité, il s'agit au hasard; s'il la connaît, sa lumière l'éblouit. Tantôt c'est